

Interview d'Henri Kichka

réalisée par Benoit Dessaucy à Bruxelles le 19 janvier 2011

« L'humour m'a permis de survivre »

D'où vient votre humour ?

L'humour est inné chez moi. Cela vient de mon père. En 1914, alors qu'il était polonais, il a franchi la frontière allemande. Il a voulu s'établir à Bruxelles car la Pologne, ce n'était pas sa tasse de thé... En Allemagne, il a été arrêté par la police non pas parce qu'il était juif - il n'était pas encore question de cela à l'époque - mais parce qu'il était polonais. Il a été libéré à la fin de la Première Guerre Mondiale et s'est enfin rendu en Belgique. Il m'a peu parlé de cette épreuve. Mais je le voyais toujours chanter et siffler au quotidien; il nous racontait des blagues. Nous riions avec lui et j'ai hérité de son humour. Et je suis convaincu que cela m'a permis de survivre.

L'humour était donc important pour survivre dans les camps ?

Dans les camps, j'ai vu beaucoup d'amis qui déprimaient et je leur disais : « *Attention mon vieux, si tu commences à déprimer, cela va mal finir* ». La majorité des personnes se plaignant d'être à bout mouraient dans les jours qui suivaient.

Pour vous, faire preuve d'humour dans cette situation était un signe de force mentale ?

Tout à fait. Sans cela, on tombait dans le piège de la morosité, du stress et de la dépendance. Je trouve que l'humour en a sauvé quelques-uns. Bien entendu, cela n'a rien à voir avec la chance. On peut être pétri d'humour, avoir un fort caractère mais si votre tête ne revenait pas à un SS, il vous frappait ou vous tuait. Je rappelle dans mon livre que la volonté et la force physique ne représentent que 5% dans la survie. Les 95% restants, c'est la chance. Dans mon livre, j'ai clairsemé quelques traits d'humour mais je les ai volontairement limités car le but était de transmettre un message aux jeunes avec une émotion. Et je ne voulais pas non plus que certains puissent affirmer que si je faisais de l'humour aujourd'hui, c'est que ce que j'avais vécu n'était pas si terrible que ça.

L'humour était-il un moyen pour retrouver une dignité, qui vous avait été confisquée à l'entrée du camp ?

C'est vrai. Notre dignité était confisquée dans les camps. Nous étions appelés des *Untermenschen*, des sous-hommes. J'ai été marqué au fer rouge sur mon bras, considéré comme moins que du bétail. Mais je ne voulais me laisser impressionner par ces brimades, ces infamies. Je voulais m'en sortir. Jamais une seule seconde, je n'ai pensé que j'allais mourir. Cette volonté m'a aidé. Si le soir je m'étais mis à me laisser aller en me plaignant ainsi : « *Dites, mes amis, demain, il faudra aller travailler, il fera moins 20 degrés, faire des kilomètres à pied, se lever à 4 heures du matin, sans petit-déjeuner et travailler 11 heures et demie... Est-ce que cela vaut-il la peine ?* », alors je n'aurais pu survivre. Je dois dire que la présence de mon père m'a motivé car je voulais survivre et rentrer à la maison avec lui. Mon père et moi faisons de l'humour ensemble mais nous n'avions pas cette force morale et physique de rire franchement. Nous sourions seulement. Nous

racontions des blagues sur les Nazis. Ce n'était pas un humour déferlant mais un humour interdit, comme si celui-ci portait un numéro de camp de concentration. Mais pour nous, pouvoir pratiquer de l'humour, c'était nous montrer que nous étions encore des êtres humains, capables de réfléchir, de lutter, de ne pas se soumettre.

Quelles étaient les sujets de ces blagues ? Il s'agissait uniquement d'un humour agressif envers les SS, les kapos... ?

Nous devons être discrets. Car pour bien se faire voir, un autre déporté pouvait nous dénoncer à un kapo ou un SS. Nos blagues s'en prenaient aux Nazis, aux SS, aux kapos : tous ceux qui voulaient nous détruire. Cela signifiait qu'entre nous, en cachette, nous leur tenions la tête haute. Nous ne pouvions plaisanter sur d'autres thèmes comme notre maison ou la nourriture, l'évocation de ces sujets nous auraient fait déprimer.

Mais il nous arrivait aussi de nous moquer gentiment des Français parce qu'ils ne comprenaient pas un mot d'allemand. Quand un Français disait un mot à un SS - que nous ne pouvions d'ailleurs pas regarder dans les yeux- et que ce dernier ne comprenait pas, le Français recevait une gifle. « *Schweine Französisch* », « *Cochon de Français* », disait le SS.

Le soir, vous vous lanciez dans un concours de comptage de poux...

Je ne suis pas le seul à avoir écrit cela dans un livre. Nous rentrions le soir usés, crevés, dévorés par les poux. Cela faisait tellement mal. Nous avions appris que les poux suçaient le sang et qu'ils pouvaient transmettre le typhus. Nous les écrasions, ça faisait un bruit particulier. Nous en comptions jusqu'à 80 par jour. Et il fallait recommencer le lendemain. C'était usant. Mais il fallait que nous nous en moquions gentiment. Car il ne fallait pas déprimer dans les camps. Un matin, un ami me disait « *Henri, je n'en peux plus* ». Je lui ai dit : « *Ne dis pas ça car le kapo peut sentir que tu te laisses aller.* » Le soir, il était mort.

On se battait contre soi-même pour maintenir le mot d'esprit qui est le sel de la vie. Il fallait qu'on lâche de temps en temps un bon mot pour ne pas dire qu'on en a marre, sinon on se condamnait à mort. On se moquait des Français qui se ramassaient une gifle parce qu'ils n'arrivaient pas se compter correctement en allemand lors de rassemblements.

Mais au fil des années, Papa perdait son humour. Je me devais de lui dire quelque chose en blaguant pour lui montrer que moi je tenais le coup. Mais il ne vivait déjà plus, pensant à sa femme et à ses autres enfants. Il a arrêté complètement d'avoir de l'humour avant la marche de la mort, où il ne parlait même plus.

Après la guerre, pendant 14 mois, alors que j'étais au sanatorium pour me soigner de la tuberculose, je dessinais sans cesse des caricatures de mes amis. Nous jouions des sketches sur scène pour les autres patients. Ils étaient étonnés de mon humour et de cette force de partager avec les autres et ce, malgré ce que je venais de vivre. Je leur disais que je suis né comme ça. Et cet humour m'a aidé à rester en vie.

Plus tard, à l'âge de 50 ans, j'ai eu des cauchemars pendant plusieurs mois, rêvant d'être poursuivi par des SS. Je réveillais ma femme par mes cris. Je déprimais, j'étais incapable de raconter des blagues à mes adorables enfants et mon aimable épouse. Du jour au lendemain, mes cauchemars se sont arrêtés : j'avais décidé de ne plus regarder vers le passé mais vers l'avenir. Et j'ai laissé cette bonne humeur et ce moral en héritage à mes enfants et petits-enfants. Mon fils est d'ailleurs un caricaturiste israélien reconnu internationalement.

Je garde cet humour malgré que j'ai perdu mes parents et mes sœurs dans les camps puis plusieurs années plus tard malheureusement un fils, une fille, trois beaux-frères, ma femme et malgré aussi le fait que d'autres membres de ma famille connaissent ou ont connu des problèmes de santé.

Quand vous vous adressez aux jeunes, vous faites plus que témoigner de votre passé, vous leur donnez un message optimiste.

Je donne un message d'espoir et de mise en garde. Il n'y a qu'une seule chose dans la vie qui compte : le courage, le courage de se battre contre la haine. Aujourd'hui, nous voyons des événements tragiques à la télévision. Et le monde se tait, ne réagit pas. J'invite les jeunes à se révolter contre les injustices car un peuple qui oublie les leçons du passé est condamné à le revivre.

De : Benoit Dessaucy

Envoyé : vendredi 13 mai 2011 17:47

Objet : Interview Henri Kichka

Bonjour,

J'ai le plaisir de vous faire parvenir l'interview d'Henri Kichka que j'ai réalisée.

J'en conserve précieusement l'enregistrement.

Bien à vous,

Benoit Dessaucy